

Les petits marchands de violettes

Un concours de circonstances a fait naître en mon cœur cet article. D'abord, la très bouleversante rencontre avec la misère, dernièrement, à Paris, sur les trottoirs, où de très jeunes enfants, à peine protégés par de vieilles et sales couvertures, dormaient sous les flocons de neige ; ensuite, le récent doux cadeau du bouquet des toutes premières violettes parfumées du printemps, assemblées par les petites mains d'autres enfants.

J'ai repensé aux tableaux très émouvants du peintre naturaliste Fernand Pelez (1848-1913) qui, avec d'autres artistes de l'époque, s'engagea contre la misère en la dévoilant dans des œuvres d'une grande sensibilité et d'un réalisme criant. *Martyr ou le petit marchand de violettes* est l'une de ses peintures dénonçant le sort des enfants pauvres dans les grandes villes à la fin du XIX^{ème} siècle.



F. Pelez, *Martyr ou le petit marchand de violettes*, 1885, huile sur toile (89,5x104 cm), Musée du Petit Palais, Paris.

L'on y voit un petit garçon presque mort de fatigue, affalé contre une porte. Sa main droite a laissé tomber un bouquet de violettes, tandis que la gauche reste accrochée à son étal de fortune qu'une pauvre ficelle arrime à son cou : c'est un petit vendeur et non un mendiant puisque, à partir du Code pénal de 1810, la mendicité fut considérée comme un délit.

Sa misère extrême transparaît dans ses pieds nus aux ongles sales, son torse presque livide sous son paletot troué, sa tête rasée, à cause des poux probablement ; il dort, la bouche ouverte, exténué. Seules les violettes apportent une touche de couleur dans cet ensemble où bruns, bis et blancs dominant, mais elles semblent un peu passées, un peu fanées, comme le petit enfant lui-même.

Pelez a voulu que le mot « martyr » figure dans le titre de sa toile : ce mot finit de dire l'inadmissible scandale de l'enfance misérable, bafouée, abandonnée. Les artistes ont bien souvent servi cette mission de dénonciation ou de défense d'une cause, y attachant leur talent, y mettant leur âme, parfois au risque d'être cruellement rejetés.

Cette cause de la misère des enfants a été le combat de nombreux écrivains du XIX^{ème} siècle, en particulier de Victor Hugo, mais je veux ici proposer la lecture d'un poème de François Coppée (1842-1908), en raison de sa proximité avec le tableau de Fernand Pelez :

*« Le soleil froid donnait un ton rose au grésil,
Et le ciel de novembre avait des airs d'avril,
Nous voulions profiter de la belle gelée.
Moi chaudement vêtu, toi bien emmitouflée
Sous le manteau, sous la voilette et sous les gants,
Nous franchissions, parmi les couples élégants,
La porte de la blanche et joyeuse avenue,
Quand soudain jusqu'à nous une enfant presque nue
Et livide, tenant des fleurettes en main,
Accourut, se frayant à la hâte un chemin
Entre les beaux habits et les riches toilettes,
Nous offrir un bouquet de violettes.
Elle avait deviné que nous étions heureux
Sans doute, et s'était dit : "Ils seront généreux".
Elle nous proposa ses fleurs d'une voix douce,
En souriant avec ce sourire qui tousse,
Et c'était monstrueux, cette enfant de sept ans
Qui mourait de l'hiver en offrant le printemps.
Ses pauvres petits doigts étaient pleins d'engelures.
Moi, je sentais le fin parfum de tes fourrures,
Je voyais ton cou rose et blanc sous la fanchon,
Et je touchais ta main chaude dans ton manchon.
Nous fîmes notre offrande, amie, et nous passâmes ;
Mais la gaieté s'était envolée, et nos âmes
Gardèrent jusqu'au soir un souvenir amer.
Mignonne, nous ferons l'aumône cet hiver. »*

(« La petite marchande de fleurs » in *Les Intimités*, 1868)

Ici, ce ne sont pas, comme en peinture, les couleurs, les traits, la composition de la scène qui ont la vocation de révéler, d'émouvoir et d'engendrer une réaction, mais ce sont les mots, les rimes, le rythme des vers qui suggèrent et provoquent. J'aimerais souligner particulièrement les contrastes (« *chaudement vêtu* » et « *presque nue* » ; « *doigts pleins d'engelures* » et « *main chaude* » avec, en écho, à la rime, « *engelures* » et « *fourrures* »), la terrible métonymie « *ce sourire qui tousse* » et l'alexandrin qui présente en ses deux hémistiches l'effroyable antithèse : « *qui mourait de l'hiver en offrant le printemps* ».

Merci à l'Art qui peut témoigner charité et espérance...

Christine

Poursuivez maintenant votre lecture sur la page où vous avez ouvert cet article qui est collaboratif : au cours des deux semaines qui suivent sa date de parution, des contributeurs l'enrichissent et le développent dans l'espace commentaire (commencer par le bas de la page).

Vous êtes ensuite invités, si vous le désirez, à laisser vous-même votre propre commentaire !